

NE M'OUBLIE PAS

Sauf indications contraires, toutes les références bibliques sont tirées de la Nouvelle Version Second Révisée 1978

« Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera »
– Psaume 27 : 10 v. Darby –



AVID, l'auteur du Psaume 27, était probablement dans une condition de détresse morale lorsqu'il écrivit ces mots. Que nos parents nous aiment est la chose sur laquelle nous pouvons assurément compter. Même imparfaitement exprimé dans un monde déchu, l'amour paternel et maternel reflète l'idéal divin des soins affectueux envers la famille humaine.

Dans la Grande-Bretagne contemporaine, le véritable rôle du père est souvent négligé dans une société exprimant confusément le but des relations sexuelles et la valeur de l'unité familiale. Quant à l'amour maternel, il se place dans sa forme idéale uniquement dépassé par Dieu dans son désintéressement. S'adressant à l'ancienne nation d'Israël, souvent indocile et rebelle, Dieu déclare (Esaïe 49 : 15) :

« Une femme oublie-t-elle son nourrisson, pour ne pas avoir compassion du fruit de son ventre ? N'a-t-elle pas compassion du fils de ses entrailles ? Quand elle l'oublierait, Moi je ne t'oublierai pas. »

Il se peut que le psalmiste ait eu cette promesse à l'esprit.

Un endroit à soi

Le mot *chez soi* est à la fois ambigu et clairement compréhensible. L'expatrié éloigné de sa terre natale pendant de nombreuses années fait toujours allusion à elle comme étant « chez lui ». L'épouse partageant sa vie avec son mari et ses enfants, heureuse dans une maison à des centaines de kilomètres de ses parents rentre toujours « chez elle » pour leur rendre visite. Une maison – un bâtiment avec trois chambres, quatre murs et un toit – c'est « chez vous » dès que vous l'avez achetée, aménagée, transformée, et adaptée à votre personnalité.

Il y a une aspiration innée dans le cœur humain pour un domicile fixe. Certes, il y a des nomades, des voyageurs à travers les déserts ou sur les routes anglaises ombragées qui choisissent de ne prendre racine dans aucun endroit. Mais ils emportent leur chez soi et la famille avec eux en chemin. Il est rare qu'une personne fuie la compagnie de ses parents et l'assurance d'être *désirée*, d'avoir de l'importance dans le cœur et l'esprit des autres.

Parlant de Lui, le Sauveur a exprimé que si les créatures des champs avaient leurs terriers, et les oiseaux leurs nids, il n'avait pas où reposer la tête (Matt. 8 : 20). Au-delà des haies et des chemins où il logeait souvent, des familles accueillantes se faisaient une joie de Le recevoir. Il partageait régulièrement la communion fraternelle avec Ses disciples et les voyageurs itinérants qui le suivaient de ville en ville, prêchant les bonnes nouvelles du royaume des cieux. Mais pour Lui, si loin de la sécurité du ciel et de la présence du Père, il ne pouvait nullement se trouver ici bas « chez lui », dans son refuge.

De la vie de Jésus en tant que *Logos*, pendant les éternités qui précédèrent sa naissance humaine, les

Écritures décrivent le bonheur de sa résidence céleste (Prov. 8 : 30, D.) : « j'étais alors à côté de lui son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui. » À une autre occasion, Il dévoile sa nostalgie quand il prie le Père : « glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fut. » (Jean 17 : 5).

Ces sentiments brossent un portrait de famille et un lien d'amour et de communauté, bien loin des épreuves et des tribulations que Jésus a endurées durant Sa mission. La terre lui a procuré un hébergement temporaire – une maison, mais il ne pouvait pas s'y sentir chez lui. Ce n'était certainement pas un environnement sécurisé. Entre la malice de Satan, l'hostilité des puissants, et les liens volatiles et capricieux des foules, Sa vie sur terre était lourde de dangers dont les soins providentiels allaient le protéger.

Le Spectre De La Peur

Néanmoins, au dessus de toutes les autres préoccupations, il craignait par-dessus tout d'échouer sans Sa mission. Échouer ? Comment Jésus, le Christ oint, pourrait-il *ne pas* réussir ? Pourtant à Gethsémané, il angoissait *de ne pas réussir* dans l'épreuve ultime qui L'attendait – la crucifixion. Son anxiété provoqua qu'Il sua des grumeaux de sang, et Le fit implorer Son Père que « s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi » Matt. 26 : 36-39 ; Luc 22 : 44). Ce n'était là ni imperfection ni lâcheté de la part de Jésus, sur ses épaules reposait le sort éternel de l'humanité – passé, présent et futur.

Bien que Jésus fût parfait, Sa victoire sur la mort n'était nullement assurée (Heb. 5 : 7, 8) :

« Qui, dans les jours de sa chair, offrit à grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui [Dieu] qui pouvait le sauver de la mort. Ayant été exaucé à cause de sa piété, il a appris, bien qu'il fût le fils, l'obéissance par ce qu'il a souffert. »

Si Jésus avait été pleinement assuré du résultat de Son ministère, il n'aurait pas été éprouvé jusqu'à l'extrême. Naturellement, le Père savait, et en ressuscitant Jésus de la tombe, Il montra à tous depuis la nuit des temps que Son bien-aimé avait réussi son épreuve de fidélité et d'obéissance, et qu'Il était le digne et unique Sauveur (Actes 2 : 24 ; 17 : 31).

Non, Jamais Seul

Toutefois le Père ne laisserait jamais souffrir Son fils sans l'accompagner de grâce – l'amour divin ne pouvait oublier Son Fils unique. À chaque instant de son ministère, Jésus sentit la présence et la chaleur de l'amour du Père. Il ne s'est jamais trouvé éloigné des pensées du Père. Même au plus fort des angoisses de la mort agonisante, rendu perplexe par un sentiment soudain d'abandon, le cri pathétique de Jésus : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » – car il devait mourir à la place des pécheurs, comme s'*Il* était le pécheur – a vite cédé place à la calme assurance que Son sacrifice a été accompli avec succès : *Tout est accompli*.

Ainsi, Christ a été élevé à une gloire plus haute que celle qu'Il avait auparavant, à la droite même du Père, juste au dessous du Père (Eph. 1 : 19, 20). Le fils est rentré chez lui. Et maintenant Il va préparer une demeure pour Ses disciples, comme Il le leur a promis (Jean 14 : 2) :

« Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Sinon je vous l'aurais dit ; car je vais vous préparer une place. »

Face À Notre Avenir

Au fur et à mesure que les années passent, nous perdons une partie de la confiance en soi, de l'arrogance, et de l'indépendance de la jeunesse, et nous commençons à nous préoccuper de notre avenir – comment et où nous allons vivre, puis qui s'occupera de nous. Car même dans une Angleterre moderne, apparemment prospère, les nouvelles nous assaillent et nous bouleversent, évoquant des soins médicaux de mauvaise qualité, un personnel peu complaisant, et la menace d'un hébergement au delà de nos moyens. Si beaucoup de ces informations semble exagérées, les inquiétudes alimentent néanmoins les cauchemars. Se retrouver *sans-abri*, oubliés, vulnérables, abandonnés – voilà quelques-unes des terreurs qui accompagnent la vieillesse.

Le Roi David écrit : « J'ai été jeune, j'ai vieilli ; Et je n'ai pas vu le juste abandonné, ni sa descendance mendiant son pain. » (Ps. 37 : 25). Est-ce à dire que tous les sans-abri des rues de la Grande-Bretagne sont injustes ? Ou que les bien lotis font partie des favoris de Dieu ? Non. Dieu ne garantit pas le bien-être matériel ou une vie sereine à Son peuple, même pour les plus pieux, les plus justes, ou ceux qui pensent l'être. Tout comme le Christ nous n'avons pas de refuge permanent sur terre. Nous demeurons dans un tabernacle, ou dans une condition semblable à une tente, et cette vie est incertaine et temporaire.

Jésus a fixé une norme élevée – certains la qualifieraient d'irréalisable – lorsqu'Il dit (Luc 14 : 26) :

« Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

Ce que veut dire notre Seigneur est transparent si nous nous débarrassons de la notion commune de la « haine ». Dans ce contexte, le mot est comparatif. Autrement dit, un vrai disciple de Jésus doit aimer tous les autres, et même la vie, à un *degré moindre* qu'il ou elle aime Jésus (*comparez avec* Matt. 10 : 37-39).

Ceci ne signifie pas que nous ne prospérerons jamais, ou que nous ne vivrons jamais confortablement avec famille et amis pour partager la communion fraternelle, le soutien et l'encouragement mutuel. Mais, tout au plus, nos bénédictions naturelles et matérielles doivent occuper la deuxième place après notre relation avec le Christ et le Père céleste. Et aussi difficile que cela puisse être, nous devons comprendre que nos plus grandes bénédictions sont essentiellement spirituelles – car ce que Dieu a en vue, c'est notre bien-être spirituel – notre salut.

Dieu verra à ce que nous ayons *tout ce qui est nécessaire* dans cette vie pour accomplir notre consécration et notre sanctification. Telle est Sa volonté pour Son peuple. Il « pourvoira à tous vos besoins selon sa richesse, avec gloire, en Christ-Jésus. » (Phil. 4 : 19). Indépendamment de nos angoisses, déceptions, erreurs, si nous nous tenons proches du Sauveur, nous recevrons – comme pour Jésus à Gethsémanée – le réconfort nécessaire, l'assurance et la force pour supporter ce que la vie nous réservera. Dieu nous a en mémoire comme des bien-aimés, et Il ne nous abandonnera ni ne nous oubliera.

« *Je ne te délaisserai pas ni ne t'abandonnerai* » (Heb. 13 : 5).

Article copyright août 2013, ukbiblestudents.co.uk

Vous pouvez reproduire cet article, mais merci de nous tenir informés si vous le faites, et d'indiquer son origine.